

Les camarades adresseront tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent.

bi-mensuel

3^e ANNÉE, n° 29/30
Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois. 3 f. » — Extérieur . . 4 f. »
(Une heure de travail d'un ouvrier qualifié).
Un an. . 5 50 — . . 7 50
Tout numéro antérieur au mois courant : 0 fr. 30

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

En guise d'épilogue

La veille de la Toussaint, dans l'Amérique du Nord, est une nuit où les mauvais sujets s'en donnent à cœur joie. Cœur joie, c'est peut-être exagérer, car au lieu de s'adonner à des divertissements trouvant leur origine en la vie, ils se livrent à des farces exhalant une odeur de mort très prononcée. C'est la nuit des fantômes, des squelettes qui déambulent ou qu'on promène dans les rues — des citrouilles vidées préalablement et qu'on illumine à l'intérieur pour leur donner l'apparence plus ou moins grossière d'une tête de mort. Nos gamins donc s'amuse à ces jeux lugubres et les accompagnent de méfaits peu graves mais qui ne brillent pas par leur raffinement; tirer les sonnettes des portes, défoncer les clôtures, briser les grilles, arracher les volets, etc. Bref ils s'ingénient à communiquer l'horreur de la mort.

L'année dernière, le chef de police d'Omaha, dans l'Etat de Nebraska, voulant éviter ces désordres, choisit cinq cents des plus turbulents gamins de la ville, les enrôla comme policiers bénévoles et les chargea, pour cette nuit-là, de maintenir l'ordre dans les rues... Ce chef de police a, sans s'en douter, l'étoffe d'un homme d'Etat. Il a compris que le seul moyen de mater le fauteur de troubles c'est d'en faire un gardien de la tranquillité publique. Une classe n'est jamais plus paisible que lorsque ce sont les plus dissipés des écoliers qui remplissent la fonction de moniteur. Un pays n'est jamais plus loin d'un chambardement que lorsque les révolutionnaires sont ministres.

QUI CÉ.

Réalisme et Idéalisme Anarchiste

Tous les idéalistes ont sucé le lait de la deesse Morale et sous l'influence des fameux principes humanitaires et altruistes, se laissent entraîner à des conclusions qui ne sont pas de nature, certes, à satisfaire aucun anarchiste.... Je pourrais pratiquement rappeler tout le dommage qu'ont causé au mouvement libertaire ces préjugés néfastes qui ont été les causes prépondérantes de notre impuissance à l'égard du fascisme, pour citer un exemple, et de la réaction en général. Je me contenterai pour l'instant de traiter la question théoriquement et je poserai cette question : L'Anarchisme et la Morale sont-ils des conceptions antithétiques ou des termes corrélatifs et inséparables?

On me répondra sans doute avec des arguments plusieurs fois énoncés et on me répétera que si bourgeois et prolétaires, réactionnaires et subversifs sont également dépourvus de toute retenue morale, ce serait à désespérer de l'humanité, ou plutôt il faudrait reporter toute son espérance dans la « bonne petite femme » qui ignore tout de la politique et de la lutte de classes, mais qui souffre et qui pleure quand elle voit souffrir.

Laissons à d'autres, le culte du piétisme et des « bonnes petites femmes » et abordons le problème avec notre conscience iconoclaste. L'anarchisme, c'est de l'amoralisme. « L'anarchie — disait Renzo Novatore — est pour moi un moyen d'arriver à la réalisation de l'individu, et non l'individu un moyen pour réaliser l'anarchisme. S'il en était ainsi, l'anarchie serait aussi un fantôme ». Admise donc l'essence individualiste de la philosophie anarchiste, on ne peut méconnaître que pour libérer la personnalité de toute tyrannie et de tout frein, il est nécessaire d'abattre non seulement l'Etat et la Religion, mais de nier et détruire toute forme de morale.

Car l'éthique — chrétienne ou bourgeoise — humanitaire ou socialiste — vise toujours à réclamer de l'individu le sacrifice de son égoïsme sur l'autel du renoncement et sa soumission passive à une abstraction quelconque.

La Morale impose d'accomplir certains actes et de s'abstenir de certains autres, de faire ce qu'elle appelle le Bien et de fuir ce qu'elle dénomme Mal, enchaînant ainsi l'individu au dedans des limites étroites et moroses du licite et de l'illécite. Les normes objectives, les idées générales de Bien et de Mal ne sont qu'une pure émanation de l'esprit théologique. « Nulle chose n'est bonne ni mauvaise en soi-même — enseignait le philosophe Timon — c'est l'homme qui la juge ceci ou cela ». Tout individu a une manière à lui, originale, qui lui appartient en propre, de sentir et de réfléchir le monde; et ce que l'un considère « bien » — ou autrement dit utile ou satisfaisant pour son « moi » — peut être blâmé ou détesté par l'autre.

Ainsi, créer une Loi Morale à laquelle tous les hommes devraient conformer leur vie — défendre cette loi contre les hérétiques qui n'y croient pas — cet acte est logique et explicable pour un dogmatique ou un autoritaire, mais illogique pour un anarchiste, qu'un tel geste situe hors de l'anarchisme.

Mais ce n'est pas tout. La Morale implique les principes de Droit et de Devoir, criantes antithèses de la liberté individuelle.

Au fait, qu'est-ce que le Droit? C'est la permission, l'autorisation qu'un Etre supérieur (Dieu ou l'Etat, la Société ou l'Humanité) me concède. Par conséquent, je ne puis faire ce que je veux et ce que je me sens apte à accomplir, mais seulement ce qui m'est permis. Je ne puis avoir tout ce que je suis capable de conquérir, mais seulement la mesure qui m'est concédée. En un mot, je suis esclave d'un Père éternel ou d'un supérieur quelconque qui règle mes actions, commande à ma personne et me dispense à titre de droit le peu d'indépendance qu'il lui convient de m'octroyer.

Et qu'est-ce que le Devoir? L'obligation d'accomplir certains actes, même alors qu'ils sont en contradiction avec mes intérêts, mes sentiments, ma volonté. Par exemple, j'ai le devoir d'honorer mes parents, de respecter les lois, d'aimer mon prochain ou de l'égorger quand la grandeur de la patrie l'exige, etc. Et toutes ces choses, je dois les faire même si elles heurtent mes passions ou portent tort à ma personne.

Mais je ne suis pas une victime expiatoire. Je ne vis pas pour obéir à un maître ou pour accomplir un dessein sacré, mais simplement pour satisfaire mes besoins, pour contenter mes desirs, pour développer mon individualité.

Max Stirner, dans son immortel *Unique* a amplement démontré que l'homme n'a pas plus de devoirs ou de vocation que ne peut en avoir une plante ou un animal... Pour l'anarchiste, donc, n'existent ni Droit ni Devoir, ni Bien ni Mal, ni licite ni illicite; il est la pensée et l'action libre, « la flèche du désir lancée vers l'autre rive », la proue d'un corsaire qui traverse la tempête en défiant la furie des flots courroucés.

L'anarchiste ne reconnaît aucune autorité divine ou humaine au-dessus de soi, il ne reconnaît aucune limite à sa personnalité débridée qui veut s'affirmer et jouir, renversant tous les obstacles, abattant toutes les barrières qui l'empêchent d'avancer.

On me répliquera une fois de plus que je suis « un bon garçon qui aime se déguiser en brigand qui philosophe » (sic). Et je répondrai par les paroles mêmes d'un de mes meilleurs amis, le compagnon Erine Viviani:

« Au-dessus de l'Anarchisme organisateur, prophétique, christianisant et monomane de ceux qui, comme le petit frère d'Assises, prêchent la théorie de l'amour et de la mansuétude, selon laquelle notre moi doit gagner en se perdant et s'exalter en se soumettant — existe l'anarchisme du libre instinct, vierge et rebelle des réfractaires, des nihilistes, des novateurs, des iconoclastes, des amoralistes, des aristocrates, des individualistes, à laquelle race, fière, indomptable et immortelle, j'appartiens. »

ENZO DI VILLAFIORE.

Aux Compagnons

Il n'a jamais été dans notre intention de faire double emploi, dans le contenu de *l'en dehors*, avec d'autres périodiques dont l'influence et la portée sont autrement considérables que celles que nous pouvons avoir... Mais qu'on ne s'y trompe pas, nous sommes de tout cœur avec les efforts qui sont faits en faveur des *Jane Morand*, des *Gaston Rolland*, de tous ceux qui sont privés de liberté parce qu'ils se sont montrés des réfractaires légaux, moraux ou économiques, que leurs gestes soient sympathiques à la mentalité moyenne du troupeau social ou qu'ils ne le soient pas. Le Libertaire, devenu quotidien, menant campagne en faveur des emmurés, étant mieux outillé que nous pouvons l'être pour obtenir un résultat ou recueillir les sympathies, il est plus pratique que nous consacrons l'espace restreint dont nous disposons à des sujets ou à une propagande dont il n'est pas question ailleurs ou qu'on envisage à un autre point de vue.

La question des ressources de *l'en dehors* est toujours angoissante malgré l'aide apportée. Au prochain numéro un peu de comptabilité.

Ce n'est pas parce que nous avons changé de local, à Paris, que nos amis montreront moins de goût pour nos causeries des 2^e et 4^e lundis de chaque mois. Notre local de la rue du Château-d'Eau est à deux pas de la station du Métro et tout aussi central que le pourrait être n'importe quel autre.
E. A.

Ne pas souffrir

Nous sommes de ceux qui ne veulent pas souffrir.

Nous n'avons nulle envie de souffrir — instinctivement. Nous fuions de nature la souffrance physique. Et dans cette répugnance à la souffrance, nous nous sentons en parfaite communion avec tous les organismes vivants, aussi bien ceux placés sur l'échelon supérieur de l'animalité que ceux qu'on rencontre tout au bas de l'échelle. Nous pouvons, sur bien des points, nous sentir différents du reste de nos semblables, divergents au point de vue des aspirations et des desirs, dissemblables en fait de doctrines et de conception individuelle de la vie — nous avons néanmoins cela de commun avec tous les êtres vivants sains d'esprit et de corps que nous ne voulons, que nous ne désirons pas souffrir physiquement.

Chaque fois donc que nous souffrons, c'est à contre-cœur. Et nous faisons, chacun de nous considéré individuellement, tout ce qui est en notre pouvoir pour annihiler ou tout au moins réduire notre souffrance; pour nous en guérir. Nous suivons un régime, nous assimilons des remèdes, nous usons de précautions pour nous mettre à l'abri de la douleur, de la peine physique. Personne de nous n'accepte volontiers de souffrir « physiquement ».

Nous ne voulons pas davantage souffrir « moralement ». Nous sommes ceux qui n'avons jamais été éduqués ou rendus meilleurs par la souffrance, peu importe la partie de notre être où elle ait exercé ses ravages. Nous n'avons jamais trouvé dans la douleur ou le chagrin une école de perfectionnement. Chaque fois que nous avons souffert soi-disant « moralement » notre santé s'en est trouvée altérée, chaque fois que cette souffrance a atteint un certain degré d'acuité des phénomènes qui n'étaient, eux, aucunement « moralisateurs », s'en sont suivis : nous avons perdu le sommeil, ou l'appétit, ou le goût du travail — nous avons même parfois accompli des actions auxquelles, en temps ordinaire, nous n'aurions jamais songé; il n'est jusqu'à notre organisme tout entier qui n'ait offert moins de résistance aux épidémies.

Nous n'avons jamais retiré aucun bénéfice, aucun profit de la souffrance; nous sommes, au contraire, sortis amoindris, diminués, mutilés des périodes de douleur que nous avons parcourues, du fait des éléments, des événements ou des personnes. L'idée de se complaire dans ses souffrances est une conception d'origine juvénile qui veut : ou que la souffrance soit le résultat d'une désobéissance à la Loi, ou que par la souffrance on rachète ses fautes ou celles d'autrui. C'est alors le produit d'une auto-suggestion. On peut aussi, par morbidité, trouver que la souffrance « a du bon ». Mais nous ne sommes ni des mystiques, ni des débauchés. Nous haïssons, nous détestons la souffrance, parce que nous voulons vivre, parce que nous aimons vivre, parce que nous voulons jouir avec sensualité des fruits de la vie en organismes sains, qui ne se demandent pas, au moment où ils s'offrent, ces fruits, selon leur saison, s'il est bon ou mauvais, bien ou mal de les consommer.

D'ailleurs, pour nous, il n'est de souffrance physique distincte de la souffrance morale. Il y a la souffrance une et indivisible, la souffrance tout court.

Sans doute, il y a des souffrances auxquelles nous ne saurions, nous ne pouvons échapper : les souffrances qui proviennent de la maladie; la douleur que peut occasionner la sé-

paration, l'éloignement, la perte d'un être qui nous est cher, l'inassouvissement de nos desirs et de nos besoins, etc. Ce sont ces souffrances que l'on qualifie d'inévitables. Mais si nous les subissons, nul de nous ne les désire, ne les appelle, ne les recherche. Qui que nous soyons, nous ne souhaitons pas plus être la proie d'une contagion qu'avoir à déplorer la disparition de quelqu'un d'aimé, le départ d'un ami cher ou l'insatisfaction de nos appétits.

C'est donc bien entendu. Nous ne souhaitons souffrir en aucune manière. Nous affirmons partout que la douleur ne possède aucune vertu curative ou pédagogique. Nous expliquons que si nous répugnons à la souffrance, c'est parce que nous sentons en elle l'obstacle suprême à la jouissance physique, à la volupté de vivre. Nous démontrons que c'est parce que nous sommes les ennemis de la souffrance sous toutes ses formes que nous désirons jouir de la vie, physiquement — car il n'est pas d'autres façons d'en jouir — que ce soit par l'entendement ou par les sens.

Mais si nous désirons jouir physiquement de la vie, de *notre vie*, c'est non en amateurs, non en dilettantes, mais avec passion, avec profondeur, avec acharnement, avec persévérance, avec raffinement — avec d'autant plus d'intensité et d'application violente que s'allonge notre carrière. En mettant en jeu toutes nos ressources de perception extérieure et d'appréciation interne; toutes nos aptitudes à cueillir, partout où nous pouvons les découvrir ou les provoquer, les plaisirs, les joies, les opportunités cadrent, s'accordant avec nos déterminismes personnels. En puisant dans les réserves profondes de notre sensibilité pour faire les gestes appropriés pour annihiler ou diminuer la douleur chez ceux qui nous inspirent de l'intérêt, de la sympathie, de l'amour.

Nous ne nous leurrions pas. Nous avons pleinement conscience que nous ne saurions nous mouvoir ou évoluer à l'aise que dans un milieu humain où la préoccupation générale et constante — en dehors de toute combinaison ou intervention d'ordre archiste — serait la disparition de la souffrance personnelle — autrement dit l'abolition de toutes les contraintes, de toutes les servitudes, de toutes les restrictions qui empêchent aujourd'hui la vie individuelle de s'affirmer intégralement et de pleinement s'épanouir (sous garantie, cela va de soi, de l'absolue affirmation et de l'épanouissement complet de la vie d'autrui).

C'est pourquoi, pour déterminer une mentalité générale permettant l'éclosion d'un milieu individualiste ou tout au moins la souffrance évitable tendrait constamment à se réduire, nous combattons avec toute l'énergie dont nous sommes capables les religions, les morales, les institutions, les préjugés, les individualités qui imposent, commandent, enseignent, traditionnalisent ou préconisent l'abstention de la jouissance de vivre, le mépris de la volupté de vivre.

Mais ceci ne suffit pas, ne représente qu'une faible partie de nos vouloirs. Entre individualistes à notre façon — soit isolés — soit réunis par des affinités étroites — soit associés, groupés par des attractions plus lâches — nous souhaitons, nous voudrions, nous réclameons que se manifeste et persiste une tendance à intensifier les efforts pour que la souffrance soit toujours réduite au minimum; que se multiplie — menées à leur terme extrême — les expériences et les réalisations de tous ordres (affectives, économiques, intellectuelles, artistiques, éthiques, éduca-

tives, récréatives ou autres) destinées à procurer dès maintenant de la jouissance effective à ceux qui s'y adonnent. C'est dans la mesure où abondent ces occasions que décroît la souffrance. Et que parmi les individualistes que nous sommes, elle décroisse tout de suite, c'est notre but le plus immédiat, à nous qui répuignons à souffrir. E. ARMAND.

Un rêve fou

O mon ami! faisons un rêve, un rêve fou!
Partons au pôle, à l'équateur, pour les étoiles, où
vous voudrez!
Vous serez tout pour moi, je serai tout pour vous
Je sais bien que ce n'est qu'un rêve, un rêve fou.

O mon ami! faisons un rêve, un rêve fou!
Que mes yeux dans vos yeux et mes mains dans
vos mains,
Un instant j'appuie mon cœur sur votre cœur,
Qu'une fois j'entende vos lèvres dire: Je t'aime,
Et que je meure ainsi, sûre de votre amour
Je sais bien que ce n'est qu'un rêve, un rêve fou.

Pourquoi ne serait-ce qu'un rêve, un rêve fou?
Mais où est-il, et qui est-il, l'ami qui m'élèvera
au-dessus de la terre,
Qui, ses mains dans mes mains,
Dira ces mots: Je t'aime,
A qui, mon cœur appuyé sur son cœur,
Je pourrai répondre par des mots d'amour?
Ne serait-ce qu'un rêve, un rêve fou?
Georgette RYNER.

Le travail, l'argent, l'intérêt

En quoi consistent les monopoles ou privilèges de l'Etat?
Pour les découvrir et les comprendre, il est nécessaire de bien pénétrer l'essence de l'Etat et de son emprise, sur le travail, l'échange, et le moyen d'échange: l'argent.

Le travail — manuel ou intellectuel — c'est la destination à une valeur utile d'une activité humaine déterminée. L'objet obtenu par elle s'appelle produit.

Le travail seul crée la valeur. Le travail seul doit par suite servir de base légitime pour déterminer cette valeur.

Si le producteur ne limite pas les utilités qu'il produit à son usage personnel (et nul aujourd'hui ne peut le faire, car il lui est impossible de produire pour ses différentes nécessités) — il est forcé de les troquer contre le travail d'autres producteurs.

Cette division inévitable du travail a créé l'échange, l'échange du travail contre le travail, du produit contre le produit, bref: les relations entre producteurs et consommateurs.

L'échange direct primitif de produit contre produit, en vigueur parmi les peuples non civilisés, a été depuis longtemps remplacé parmi les nations civilisées par un moyen d'échange indirect: l'argent.

Les produits destinés à l'échange, les marchandises, se troquent indirectement les unes pour les autres en une circulation universelle. Les marchandises se transforment en argent, l'argent se retransforme en marchandises et ainsi de suite. L'argent lui-même n'est rien d'autre qu'une marchandise sous une autre forme — de la marchandise sous forme d'argent.

Si l'argent n'est rien autre chose qu'une marchandise, il devrait, comme toutes les autres marchandises, être créé par tous ceux qui en ont besoin, jeté dans la circulation et être échangé contre d'autres marchandises.

Or, cela n'est pas. Pourquoi?
Parce qu'un groupe d'hommes — dénommé Etat — s'arroge le droit de produire et d'émettre le moyen d'échange: l'argent — ou ne concède l'autorisation de cette production et de cette émission qu'à une catégorie de personnes bien déterminée, les banquiers.

Grâce donc à ce privilège de créer de l'argent et de le mettre en circulation, l'Etat le soustrait à la libre concurrence et le monopolise.

Unique producteur de l'argent, l'Etat se trouve naturellement en mesure de fixer le prix de cette marchandise à un taux aussi bas et aussi élevé qu'il lui plaît. Tous ceux qui ont besoin d'argent (et qui — hors ceux qui en possèdent — n'en ont pas besoin?) sont forcés de le lui payer le prix qu'il en demande.

En définitive, c'est l'argent, son premier et principal monopole, qui confère à l'Etat sa grande puissance et c'est la base sur laquelle repose toute son existence.

A quel prix l'Etat délivre-t-il à l'usager cette marchandise monopolisée par lui, l'argent?

La vend-il ce qu'elle lui coûte comme production et transport? Nullement. Il la vend le prix qu'il veut... Au lieu de se contenter de prélever le simple coût de production sur une marchandise destinée à tout le monde, ce « protecteur du bien-être de la communauté », comme il se dénomme lui-même et aime volontiers s'entendre appeler, frappe les frais de production et de vente de l'argent d'une surcharge qui les dépasse notablement, qu'il fixe volontairement et qu'il contrôle exclusivement.

Cette surcharge, c'est l'intérêt.

John Henry MACKAY.

Chemin faisant...

La logique de l'incohérence. — L'incohérence a sa logique. Quand on voit la façon dont l'autorité s'exerce, dont la justice rend ses arrêts, dont l'administration se comporte, et, en général, tout ce qui se fait dans notre société à l'envers, on se demande si tout cela n'est pas fantaisie pure, illogisme, et l'œuvre du hasard. Cependant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit à quel point cette incohérence, qui est l'âme de la civilisation actuelle, obéit à des lois aussi rigoureuses que la succession du jour et de la nuit. Quand on voit, par exemple, la façon dont la justice est rendue dans tous les pays dits civilisés, on se demande si les prétendus juges ne sont pas fous. Nullement. Ce sont des êtres raisonnables, mais à leur manière, dans le sens social, bourgeois, du mot. Leur raison est une autre raison que la raison. Cette raison — faite de mille petites raisons d'actualité, de circonstances — obéit à des principes arrêtés, qu'elle ne viole jamais, et qui peuvent se résumer ainsi: violer les préceptes les plus élémentaires de la justice, et les lois mêmes de la raison. Une fois qu'on s'est engagé dans cette voie, tout s'ensuit, dans un enchaînement fatal. Ils apparaissent absolument logiques, parfaitement légaux, ces arrêts qui, loin de soulever la réprobation universelle, ont l'approbation de la majorité. On ne peut que protester contre des incohérences de ce genre: un homme qui n'a pas tué est condamné à mort et exécuté; un autre, qui a tué, s'en tire à peu de frais. Cela vous semble illogique, n'est-ce pas? Au fond, il n'y a rien de plus logique: la société n'exerce point la justice, mais des repréailles. Alors, ses jugements ne nous étonnent plus. Elle exerce sa vengeance, elle satisfait ses haines, elle use de tous les moyens en son pouvoir — légaux ou illégaux — pour assouvir ses rancunes et se défendre contre ceux qui ne reconnaissent pas ses bienfaits et le lui font comprendre. Il s'agit de rassurer les imbéciles, dont le nombre est infini, le troupeau des impuissants, des ignorants, des faibles qui redoutent par-dessus tout l'intelligence, la pensée, la raison. La justice des juges est donc logique en condamnant des innocents et en absolvant des coupables. Ceux-ci gouvernent et représentent l'autorité: il est juste qu'ils s'en tirent avec des félicitations! — Toute cette incohérence obéit à des lois qui se résument en celle-ci: nuire. Nuire, avec obstination, pour le plaisir de nuire. Et cela dans l'intérêt général! Contenter tout le monde, c'est ne contenter personne. Tel prisonnier est libéré; tel autre, incarcéré pour le même motif, reste sous les verrous. Des gens sont condamnés pour des paroles prononcées par d'autres, qui ne sont pas inquiétés. Pourquoi? Cet illogisme est, au fond, très logique. — L'incohérence est l'inspiratrice des actes des gouvernants. Le juste milieu est cher à quiconque dirige et commande. La société retire d'une main ce qu'elle accorde de l'autre. Et personne ne s'en aperçoit, — sauf ceux qui ont quelque raison et quelque logique.

Le mauvais individualisme. — Nous sommes victimes du mauvais individualisme des hommes politiques et des hommes d'Etat. C'est à tort qu'on qualifierait leur conduite d'individualisme. C'est non-individualisme qu'il faut dire. Leur individualisme est un individualisme à rebours, un sous-individualisme, un in-individualisme, adversaire du véritable individualisme, exactement son contraire. Le vrai signifie amour; le faux, égoïsme. Le vrai, sincérité; le faux, hypocrisie. Là est toute la différence. Elle est simpliste, mais profonde. Tous les individus ne sont pas individualistes. L'individualisme suppose des êtres affranchis, pensant librement et agissant de même. En face des individualistes de la politique, qui sont légion, ils constituent la petite élite des serviteurs de l'idéal et des amis de la vérité. Est individualiste quiconque ne renonce pas à être soi-même, quiconque n'impose pas sa manière de voir aux autres, mais se contente de l'exposer; possède l'âme d'un apôtre, mais non d'un énergumène; quiconque enfin donne l'exemple du courage et de l'indépendance. Partout où il y a des hommes sincères, il y a des individualistes. Cessons de confondre individualisme avec égoïsme. L'individualisme est le foyer d'où découle toute beauté morale et toute vraie noblesse. L'individualisme n'a jamais voulu dire: s'imposer, être le maître, commander et diriger, faire subir aux autres ses caprices, mais se dominer et se diriger soi-même: il a un sens tout intérieur. Il y a très peu d'individualistes: par contre le monde est rempli de pseudo-individualistes. Dans l'individualisme même, il y a des nuances. Votre individualisme, s'il est frère du mien, est différent. C'est pourquoi il m'intéresse. Tous les individualismes concourent à donner à l'individualisme sa physiologie profonde et humaine. Celui-ci est un aboutissement, où les notes particulières résonnent en s'harmonisant. Chaque individualiste creuse son sillon parallèlement à d'autres sillons. Nietzsche est individualiste quand il est dur pour lui-même et quand il

exalte la vie; Tolstoï est individualiste quand il aime assez son prochain pour lui dire ses vérités et le mettre en garde contre les iniquités sociales; Ibsen est individualiste quand il combat l'esprit grégaire et tout ce qui contrarie l'expansion de l'être; Flaubert est individualiste quand il crée un chef-d'œuvre et qu'il domine son temps par son art. Tout homme supérieur possède son individualisme, qui augmente l'individualisme de chacun de nous en le corrigeant, en l'orientant vers plus de beauté. — L'individualiste est en somme l'être qui se donne le plus. C'est celui qui apporte à l'humanité le plus d'idéal. C'est celui qui, en rupture avec le monde social et toutes les traditions surannées, augmente tout ce qui l'entoure, ajoute quelque chose à ce qui existe, transforme ce qu'il a reçu, et crée pour tous la beauté qu'il a enfantée dans l'indépendance et la solitude. Cet individualisme, c'est celui du penseur, de l'artiste, de l'écrivain. Ce n'est pas celui du conquérant, du guerrier, du capitaliste et du dictateur. Ce dernier ne sert qu'à peupler l'humanité de morts, d'esclaves et de dégénérés. L'individualisme de l'homme de pensée la peuple de vivants.

Des diverses sortes de fanatisme. — Tous les fanatismes sont dangereux. Il y a des fanatismes qui veulent faire notre bonheur malgré nous, et qui dans ce but exigent que nous renoncions à toute liberté de pensée, à toute originalité, à toute personnalité. Ils exigent que nous nous sacrifions à la Cause, à l'Humanité, à la Révolution. Singulier bonheur qui n'est qu'un renoncement à vivre! La vie collabore à la mort quand elle est déformée par le fanatisme: des paroles d'amour sont transformées en paroles de haine. La bonté devient cruauté. L'égalité devient inégalité. Le juste devient l'injuste. La liberté devient contrainte. La solidarité devient désunion. Toute pensée devient son contraire, quand le fanatisme s'en empare pour la vider de sa beauté. Les disciples déforment l'enseignement qu'ils ont reçu. « Aimez-vous les uns les autres » devient: « Detestez-vous les uns les autres »; « Ne résistez pas au méchant » devient: « Soyez passifs, inertes et veules, sacrifiez-vous »; « Soyez durs » devient: « Soyez agressifs, piétinez les faibles, imitez les maîtres: soyez comme eux exploités, hypocrites, politiques ». Ainsi, le fanatisme, qui se comptait dans l'étroite, le restreint, l'amorphe, rapetisse toute idée, souille tout ce qu'il touche. Fanatismes de droite et de gauche se rejoignent, car ils témoignent de la même incompréhension. Nos amis comme nos ennemis nous tyrannisent chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Nous sommes la proie des fanatiques de tous les clans, de tous les partis. Ces gens-là n'admettent pas qu'on pense autrement qu'eux, qu'ils ne pensent guère. Ils n'admettent pas que nous ayons de la vie une conception différente de leur conception bornée. Pour qu'ils soient contents de nous, il faut dire: amen à toutes leurs paroles, approuver tous leurs gestes, satisfaire tous leurs caprices. Ils veulent qu'on les approuve dans tout ce qu'ils font. Ils sont incapables de quitter le cercle étroit dans lequel ils sont enfermés; ils ne veulent rien entendre, rien voir. Le fanatisme est le grand ennemi de la vérité; c'est le véhicule par excellence du mensonge. Il ne raisonne pas, il tue; il ne cherche pas à comprendre, il injurie et frappe. Aucun argument ne peut le décider à changer d'avis. Il ne modifie aucun de ses jugements erronés, ne répare aucune des calomnies qu'il a semées; il ne fait que s'enfoncer dans le crime et le mensonge un peu plus chaque jour. L'injustice est partout où est le fanatisme. Tous les vices l'accompagnent, toutes les erreurs, toutes les laideurs.

La polémique entre camarades. — Il est navrant de constater comment certains camarades comprennent la polémique. Leur manque de tact et leur maladresse sont vraiment déconcertants. Ils s'attaquent à celui-ci ou celui-là sans avoir soin de se documenter, leur reprochant les pires choses, qui n'existent que dans leur imagination. Ils suspectent leur bonne foi et les soupçonnent de noirs desseins. Exerçant mal leur métier de gendarme, ils commettent d'énormes gaffes, qui les rendent non-seulement odieux, mais ridicules. Leur sectarisme qui les a poussés à salir des camarades de combat ne fait que mettre à nu leur peu d'esprit critique et leur inconscience. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Ces mesquineries sont indignes d'hommes intelligents. On a bien autre chose à faire qu'à chercher chicane à ses amis pour des vétilles. En agissant ainsi, on nuit à la cause qu'on prétend défendre: on fait le jeu de l'adversaire. Tout cela ne rime à rien.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Si vous n'avez pas lu

L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE
vous ignorez tout

du mouvement individualiste.

Envoi contre 8 fr. 25 recommandé.

Répandez nos Brochures, distribuez nos Tracts

Remise importante aux groupes commandant une certaine quantité d'exemplaires.

En marge des compressions sociales (1)

The Physical Culture Association.

Dans les nos 8 et 11/12 de *En dehors* nous avons parlé de la *Physical Culture Association Colony*. D'Oscar Schleif, son très sympathique initiateur, j'ai reçu, il y a quelque temps, une carte postale, envoyée des Fidji, où il nous apprend qu'ils sont à présent quatre camarades à la recherche d'un lieu propice où établir leur colonie. En même temps que cette carte, nous recevions des fascicules de *The Art of Living*, non point imprimés, mais écrits à la main sur papier pelure. Le mode de reproduction employé est le papier carbone. Quel travail! Dans ces numéros, Oscar Schleif raconte ses pérégrinations, répond aux demandes de plusieurs de ceux qui voudraient le rejoindre. Il y a beaucoup à glaner dans les impressions que laissent à notre ami ses randonnées dans les îles Fidji. « Il y a un district, le long des rives de la rivière Ba, où l'année compte 300 jours de soleil. » « Les enfants et les adultes nus sont nombreux à Fidji, Tonga, Samoa, etc., mais la moralité n'y est pas inférieure à celle des Etats-Unis. » « Une île tout entière peut être acquise pour 725 dollars (43.000 francs au cours du change actuel) et on peut trouver du bon terrain pour 45 dollars (900 francs) l'acre (moins d'un demi hectare). Un propriétaire offre un terrain de 10 acres (4 hectares), bien situé, sous certaines conditions de recommandation, à titre gratuit pendant 5 ans, avec option de location, cette période terminée, au prix maximum de 1 dollar par acre. Un autre propriétaire est disposé à louer toute partie qu'on voudra de l'île qu'il occupe et qui contient 1.200 acres (485 hectares); ce propriétaire qui récolte presque tout ce qu'il consomme, fait seul presque tout son travail, est le prototype de Robinson Crusoe; il vit dans une hutte en gazon, dort sur son lit à la mode indigène, porte les cheveux longs et bouclés, s'aide d'un bâton pour marcher et a pour compagnie un chien et une chèvre... »

Lettre de l'Argentine.

Mecking, 10 janvier 1924. — Cher camarade E. Armand. — La colonie *Libertad* n'existe plus. Nous voici lancés à nouveau dans le vaste monde. Sous peu nous quitterons les profondeurs des forêts vierges pour rejoindre les camarades qui luttent contre l'autorité.

Vivre dans la solitude, dans l'abandon de ces forêts primitives devient à la longue une impossibilité pour des jeunes gens qui plaquent dans la vie tous leurs espoirs.

J'ai lu le point de vue exposé par Karl Bist dans le numéro de *En dehors*. Eh bien, pas même au fond des profondeurs des forêts vierges de l'Amérique du Sud, l'on n'est « en dehors ». Partout l'Etat étend ses griffes. Et ici pas une poule ne glousserait si les sbires de l'Etat supprimaient ou enfermaient un propagandiste gênant. Pas même ces dégénérés colons brésiliens russo-allemands qui appartiennent presque tous à des sectes religieuses et qui sont aveuglés par leur fanatisme.

« La liberté caresse tout le monde ou elle ne caresse personne » a chanté Mac Kay. Restons donc dans le milieu jusqu'à l'annihilation de l'Etat.

Nous allons nous diriger vers le nord, le Mexique, la Californie, la Chine... Sans argent, il nous faudra des mois pour accomplir un si beau voyage. Mais le mouvement, n'est-ce pas la vie? Espérons arriver à temps pour donner le dernier coup à la civilisation européenne en faillite.

Salutations de la part de notre petite bande de vagabonds: Luciano ZINGG, Ernest BOURQUIN, Olga HENNI, OTTO SCHLEIF.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté en dehors de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Croquignoles

Vive la liberté.

E. Armand a omis cette opinion que la conception de l'Objection de Conscience n'a rien qui l'apparente à la thèse individualiste anarchiste telle que nous l'exposons dans *En dehors*. Il l'a fait sciemment et calmement. Au lieu de discuter le bien et le mal fondé de son opinion, on le prend à partie personnellement, d'aucuns avec hargne et grossièreté.

E. Armand ferait-il mille fois plus de concessions aux institutions du milieu social ambiant que cela n'enlèverait rien à son argumentation.

E. Armand fait des concessions de deux sortes: les unes parce que faute de les faire, il ne pourrait continuer l'œuvre qui lui tient à cœur — les autres soit pour épargner à autrui des difficultés contre lesquelles il se sent personnellement impuissant à les garantir, soit pour tout autre motif dont il ne lui plaît pas de rendre compte à aucun garde-champêtre, même arboré-il le képi anarchiste. Ces concessions, il ne lui est jamais venu à l'esprit de les présenter comme des échantillons de réalisation individualiste, des exemples de la thèse qu'il diffuse. Il fait, en ses circonstances, du mieux qu'il peut. Il se compromet le moins qu'il peut. Que celui qui fait davantage lui jette la première pierre.

En faisant ce qu'il a fait pour l'arracher à sa captivité, le Comité des Amis d'Armand n'a en rien accompli un acte de propagande individualiste, mais un geste de camaraderie. Pas plus que l'anarchie en occupant de Picardat et de Mahé n'entendait faire acte de propagande anarchiste ou *Libertad* en choisissant Wilman comme avocat. Pas plus que Stirner n'entendait faire figure d'unique en se mariant au temple — ou Nietzsche de surhomme en vivant de la pension que lui octroyait l'université de Bâle — ou Tolstoï d'apôtre de la non-résistance en laissant ses amis prendre à sa place les billets de chemin de fer qu'il se refusait à payer.

Qu'on se rassure d'ailleurs, E. Armand n'a jamais entendu empêcher qui que ce soit d'adhérer à aucun club, ligue, union, fédération, association ou société secrète ou privée quelconque. Il estime que les lecteurs de *En dehors* sont assez désolés pour savoir ce qu'ils ont à faire.

Passer pour cohabiter ensemble devant un officier d'état-civil, déclarer à la mairie la naissance ou la mort des siens, payer l'impôt des portes et fenêtres, répondre aux questions d'un président de cour d'assises ou de conseil de guerre, se faire exploiter par l'Etat ou un patron capitaliste — cela, c'est entendu, n'a rien d'une attitude anarchiste individuelle, nous le savons bien, mais se réfugier collectivement sous l'aile tutélaire de l'Etat pour éviter de se faire casser la gueule, nous disons ici que ça n'a rien non plus d'une réalisation individualiste anarchiste.

CANDIDE.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

Voici la généalogie de la Dégradation : l'Autonomie engendre la Loi ; la Loi engendre le Privilège ; le Privilège engendre la Pauvreté ; la Pauvreté engendre la Dégradation.

Je moissonne dans les champs mal entretenus et voici les épis que je récolte : le désespoir, l'ivrognerie, le crime, la haine, la laideur, les églises, les prisons, le palais du riche oisif et le malpropre taudis du pauvre avili ; les soucis consommateurs, les desirs insatisfaits, la faim mortelle du corps et celle méconnue de l'esprit.

Aurai-je pitié des avilis et non des avilisseurs ? — Devrai-je, dédaigneusement, pardonner les criminels, suivre mon chemin et oublier ceux qui les ont faits ce qu'ils sont ? quel tour de la grande roue invisible leur a donné leur place et à moi, la mienne ? Je ne me suis pas fait moi-même, aucune partie de mon être, et ils ne se sont pas faits non plus eux-mêmes.

Nous vogueons comme les bouillons de la mer. Nous sommes comme des duvets de chardon qui voltigent dans l'atmosphère. Comme les graines du pissenlit que le vent éparpille de toutes parts.

Il n'y a personne, connaissant la noblesse de l'être humain qui ne voudrait marcher la tête haute, menant son âme sur les cimes sereines pour s'y reposer un peu de temps, au-dessus des nuages. Il n'est personne qui ne préfère errer dans la campagne, psalmodier avec les oiseaux et dans l'immensité du matin inhiber la grandeur ambiante.

Charles Erskine Scott WOOD.

Souhait

Je sais fort bien qu'aucun de mes efforts n'empêchera les heures de s'écouler. Je n'ignore pas que le temps marche.

J'entends résonner ses pas depuis bien des jours sur le pavé de mes souvenirs. Rien n'interrompt, rien ne suspend, rien n'arrête sa course, si lente apparemment,

si rapide en réalité. Ni les larmes, ni la joie, ni les supplications, ni la colère, ni le désir — même le plus sincère — de faire mieux et davantage désormais. Rien ne retarde,

rien n'accélère sa marche. L'impatience de franchir d'un seul bond quelque douloureuse ou cruelle épreuve ne saurait précipiter son inexorable cadence.

Pas même le doute qui rongé le cerveau le mieux équilibré ; pas même la désespérance qui mine le courage le mieux trempé.

Le plus audacieux se sent impuissant. Les cheveux blanchissent, les traits se fanent, s'empâtent, se flétrissent.

L'allure perd de sa vigueur. Peu à peu, une à une, les infirmités apparaissent ; elles commencent par se glisser imperceptiblement dans l'organisme. D'abord inaperçues, elles finissent par s'y installer, semblables à d'impérieuses maîtresses.

Je sais tout cela, et aussi que je n'y puis rien. Et de même n'en peuvent davantage les miens, ceux de mon monde,

et ceux qui sont de mon monde tout en l'ignorant.

II

Je n'ignore donc pas que les souhaits sont inutiles... Quel souhait d'ailleurs formulerais-je ?... Désirer par exemple

que ma chevelure ne s'argente point, ou encore que mon front demeure exempt de rides. Puérilités, sottises. Désirer les biens terrestres, une situation sociale, la bonne réputation, l'amitié des grands ; la faveur des nantis,

des arrivés, des gens comme il faut ? Désirer des honneurs peut-être ? Je n'ai jamais aspiré à ces choses. La fortune non plus ne m'a jamais séduit ni tenté. Me hisser à quelque

poste envié, de tout repos ? Je me suis interdit à jamais les avenues qui mènent à ces buts. Désirer achever les jours qui me restent encore à passer sur la terre à l'abri des difficultés, des soucis, des luttes ?

J'ai l'impression très vive que ce sort n'est pas celui que me tient en réserve l'avenir. Désirer qu'une chère délicate, un luxe doré — et qui sait ?

l'abondance — récupèrent, adoucissent tout ce que le passé

m'infligea de privations, de dénuement, de souffrances ? J'aurais peut-être nourri pareil souhait ne fut une trahison, une noire trahison à mon égard, à l'égard des miens, de ceux de mon monde et de ceux qui sont de mon monde tout en l'ignorant.

III

Et malgré que je sache tout cela, je formule — l'avouerais-je — en mon for intérieur un souhait. Un souhait unique.

Et pour le réaliser je voudrais employer toute ma volonté, utiliser toute mon énergie.

Je désire jusqu'à la fin demeurer jeune. Jeune de sentiment. Jeune de pensée. Quel supplice s'il fallait que devenu vieux, mon cœur, mon cœur usé

battit avec moins de passion — que mon cœur vibrât avec une intensité moindre ! Ah ! s'il fallait que je sous-évaluai la vie, ma vie — quelle torture !

S'il fallait que mon expérience ne servit qu'à cristalliser mes gestes, qu'à pétrifier mes attitudes, qu'à me rendre prudent, d'une prudence telle qu'elle fût à la pusillanimité !

Dès lors étranger à la recherche des sensations neuves, curieuses, inédites ; insensible aux bouillonnements, à la fièvre, aux témérités de la jeunesse ; hostile ou indifférent aux risques

de l'aventure, de l'audace, de l'inattendu — quelle chute ! S'il fallait qu'après avoir défilé le doute, qu'après avoir employé la critique

comme outil de production et l'analyse comme moyen de création ; s'il fallait qu'après avoir respiré l'air des cimes ; aimé la vie ; exalté le vouloir, la volupté de vivre, de se dépenser ;

je devienne incapable de nourrir de l'existence une idée autre que rancie ; une conception autre que desséchée, étriquée, racornie ; en recul sur tout ce que j'ai loué, chanté, proclamé jadis !

Oh ! non, rien que d'y songer je sens le froid gagner mon cœur. J'aimerais mieux mourir tout de suite. N'être plus que l'ombre mal dessinée

de ce qu'on fut autrefois — l'horrible spectacle pour soi-même, pour les siens, ceux de son monde et ceux qui y appartiennent tout en l'ignorant.

IV

Peu m'importe donc que mon front se ride ou que s'argentent mes cheveux. Pourvu que la mort me prenne encore jeune

d'aspirations ; non point dégoûté de la vie, répugnante à la jouissance de vivre, fatigué du combat pour l'individu.

Non point à bout de force d'avoir désiré, voulu, espéré, saisi ; Non point désillusionné à force d'avoir été désillusionné.

Oh ! que le tri-pan me rencontre en pleine activité, le cœur et l'esprit lourds de gros de plans, d'essais, de tentatives. Que la mort me surprenne en train de monter quelque dernier acte

d'une pièce dont je serai à la fois le héros et le metteur en scène. En train d'écrire quelque pamphlet, de mettre la dernière main

à l'ultime chapitre d'une œuvre inédite, ou j'en avais occupé à recommencer une expérience que j'en avais osé

jusque là poursuivre jusqu'à sa conséquence extrême. Dans l'acte de goûter quelque plaisir encore inimaginé, quelque volupté au raffinement de laquelle j'aurais déployé

toute mon initiative. Au moment d'atteindre, de toucher enfin quelque mirage, quelque sommet sublime

jusque là aperçu seulement en rêve. Voilà dans quelles dispositions je souhaite être lorsque les Parques trancheront le fil de mes jours.

Et je le désire non seulement pour moi-même, pour les miens. Pour ceux de mon monde, mais encore pour ceux qui sont de mon monde tout en l'ignorant.

E. ARMAND.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Un précurseur russe du XVI^e siècle.

Théodore Kossou qui vécut en Russie vers la moitié du XVI^e siècle, fut une personnalité énergique et originale. D'abord domestique d'un grand seigneur moscovite, il fut bientôt dégoûté de la servitude, plus oppressive quotidiennement, s'empara des chevaux de son maître et avec plusieurs de ses compagnons, qui devinrent par la suite ses partisans, s'enfuit à Bilzovero, et se réfugia au couvent de S. Cyrille. De là il fit de la propagande pour ses idées, qui gagnaient des adhérents chaque jour. Mais sur un ordre du Saint Synode, Kossou fut transporté à Moscou et enfermé dans un monastère.

Que disait Kossou : qu'il ne fallait appeler « père » aucun ecclésiastique ; qu'il fallait ne s'incliner devant aucune image et les détruire toutes ; que toutes les Eglises étaient idolâtres. Il ne voulait d'aucune autorité parmi les hommes et prêchait le règne de la fraternité entre les humains. Il préconisait de ne point payer l'impôt et le travail pour tout le monde.

Kossou put s'enfuir en Lithuanie où, chose extraordinaire pour l'époque, il se maria avec une juive, et ses idées se répandirent de tous côtés malgré les efforts du gouvernement moscovite. Sur les frontières du Grand-Duché, les Kossouistes fondèrent deux communautés, à Vitebsk et à Polotzk. Le fondateur de cette dernière, un certain Thomas, fut étouffé par ordre du tsar Ivan le Terrible, au cours de la prise de Polotzk en 1563. Cela n'empêcha pas qu'en 1575 le prince Koubisky écrivait que presque toute la Volhynie était « infestée » de l'hérésie de Kossou.

On ne sait pas quel fut le sort de ce mouvement, probablement annihilé par les persécutions (on en rencontre encore des traces au commencement du XIX^e siècle), au succès duquel avait certainement aidé le mécontentement que suscitaient les richesses des couvents, le despotisme des boyards et les rivalités des monastères.

Survivances préhistoriques.

On a publié récemment les résultats d'un voyage d'exploration entreprise en Australasie par la mission hollandaise J. Kremer. Au cours de ses explorations la mission eut la surprise de découvrir une population dense de Papous montagnards que jusque ici montagnes et forêts avaient tenus dans l'isolement.

C'est une race de petite taille sans être naine, de couleur et de chevelure qui rappellent les indigènes du littoral. Ces Papous, qui en sont restés aux arcs et aux haches de pierre, n'ignorent pas seulement le fer mais encore la poterie et le tissage. Est-ce cette belle ignorance qui leur a fait garder des mœurs douces ? Toujours est-il qu'ils se montrent fort accueillants, donnant aux explorateurs l'impression inattendue d'une vie idyllique.

De fait, au milieu de cultures soignées, leurs villages permanents ne sont protégés par aucune défense, comme si la guerre était restée là inconnue....

Hélas, maintenant que la civilisation européenne a pénétré là, combien de temps durera encore cet « âge d'or » ?

Travailisme et Religion.

The Commune de décembre-janvier 1924 publie une liste de députés du Parti Travailiste anglais — celui-là même qui détient le pouvoir outre-Manche — appartenant aux différentes sectes entre lesquelles se partage le christianisme britannique. 11 sont catholiques romains, 7 congrégationalistes, 10 baptistes, 2 presbytériens, 14 wesleyens (dont plusieurs prédicateurs locaux), 8 sont méthodistes et 1 appartient à l'église anglicane. La foi en Dieu étant incompatible avec la conception marxiste-matérialiste de l'histoire, on ne comprend pas bien comment ces parlementaires concilient leurs croyances — et il s'agit là de sectes très orthodoxes — et les idées directrices du Parti auxquels ils appartiennent.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (22)

Le Satyricon fut le bréviaire pornographique des Romains, que dévorait la jeunesse dorée du temps. Mû par la jalousie, Tigellin, préfet de Rome, parvint à faire croire à Néron que Pétroline était impliqué dans un complot. Néron envoya à l'auteur du Satyricon l'ordre de se tuer. Pétroline commanda un somptueux banquet, s'entoura de ses amis et de ses maîtresses, se fit lire des vers. A plusieurs reprises, il se fit ouvrir et refermer les veines. Enfin il ordonna qu'on lui apportât un vase murrhin très précieux et qu'il savait convoité par Néron. Il le mit en pièces et se laissa mourir. La maxime favorite de Pétroline était celle-ci : « Les bains, l'amour et le vin tuent ; mais les bains, l'amour et le vin font vivre ». Et il « vivait ».

Jules César

Messaline fut la première matrone de son temps et nous savons de quoi elle fut capable.

Jules César fut le premier citoyen de son temps — non seulement un soldat heureux et un stratège de grande valeur — mais aussi un orateur dont Cicéron disait qu'il n'était aucun à qui il dut céder, un écrivain de premier ordre, infatigable au travail, cavalier et marcheur intrépide, déambulant tête nue des journées durant sous le soleil et la pluie. Avec tout cela cultivé et lettré. Eh bien, voyons ce dont ce « surhomme » fut capable.

Salomon, le roi tant sage, possédait trois cents femmes et six cents concubines — David, l'Élu de Dieu, sur les derniers jours de sa vie voulait que son lit fut occupé par une fillette vierge qui « couchait dans son sein afin de le réchauffer ». (Rois, I, 1-4)... Ses amis et ses soldats disaient de Jules César qu'il « était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris ».

Il n'était pas encore dictateur qu'il s'énamoura du roi de Bithynie, le célèbre Nicomède. Cet amour fut célèbre. Les édits de Babulus ont nommé publiquement César « reine de Bithynie » et les partisans de Pompée lui ont souvent reproché avec véhémence cette passion en public, sans que l'auteur des Commentaires ait jamais trouvé rien à rétorquer.

Parmi les nombreux jeunes gens qu'il aima, on cite Octave son successeur à l'empire. Quant aux femmes, il accordait ses faveurs indistinctement aux patriciennes et aux plébéiennes : la mère et la fille se rencontraient également sur sa couche. C'est ainsi que César aima Servilie, la mère de

Brutus, qui fut le premier de ses assassins, et Servilie menageait au maître de Rome un commerce avec sa fille Tertie. Pour lui faire plaisir, Pompée répudia sa femme Mucie dont le dictateur était l'amant et épousa la fille même de César. Parmi ses maîtresses, on cite Eunoé, la femme du roi maure Bozude et la fameuse Cléopâtre, avec laquelle il passait des nuits à table, ce qui ne diminuait en rien son activité, sa promptitude à la décision et à l'exécution.

En Gaule, il ne respectait pas plus le lit conjugal qu'à Rome. A en croire tout au moins les chansons militaires des légionnaires revenus à Rome : « Citoyens, disaient ces chansons, gardez vos femmes ; nous amenons le libertain chauve qui achetait les femmes dans la Gaule avec l'argent qu'il a emprunté à Rome. »

Le tribun du peuple, Helvius Cinna, reconnut à plusieurs reprises qu'il avait eu une loi toute prête, qu'il devait publier en l'absence de César et sur son ordre, l'autorisant à épouser à son désir autant de femmes qu'il voudrait afin d'en avoir des héritiers. Il convient d'ajouter que cette loi ne vit jamais le jour.

Qu'on n'imagine point que César fut un « débauché » de bas étage. On se souvient du mot de Caton que « de tous ceux qui avaient bouleversé la République, César seul n'était pas ivre ». Il y avait dans le sang de ces descendants de dehors la loi qui fondèrent Rome une force de résistance et de caractère surprenante.

Octave Auguste

Nous avons déjà dit qu'Octave avait cédé à son oncle Jules César la fleur de sa jeunesse. On prétendait que c'était à ce prix qu'il avait obtenu son adoption. On lui a encore reproché de s'être prostitué en Espagne à un certain Aulus Hortius pour 300.000 sesterces. Il aima beaucoup les femmes et Livie, l'impératrice, qu'il avait enlevée à Tibère, tout grosse qu'elle fut, s'ingéniait à lui en procurer. Il passe pour avoir séduit sa propre fille Julie, mais comme pour les filles de Loth l'on peut se demander ici, qui fut le séducteur : la fille ou le père ?

Plus tard il y eut brouille entre Auguste et Julie sa fille et une autre Julie, sa petite-fille. On ne comprend pas bien, avec ses mœurs, qu'il ait exposé lui-même au Sénat romain l'inconduite des « deux Julies » comme on disait à Rome, pour justifier la sienne à leur égard. Il interdit à sa fille, qu'il exila, jusqu'à l'usage du vin et défendit qu'aucun homme, libre ou esclave, ne l'approchât, sans qu'il fut informé par avance de son âge, de sa taille, de sa couleur, des marques qu'il avait sur le corps. En vain le peuple demandait le rappel de la fille d'Auguste : celui-ci fut inexorable. Quant à

Questions d'éthique sexuelle

Camarade E. Armand. — Le sujet que tu as discuté dans le dernier numéro m'a intéressée. Je serais curieuse de savoir ce que tu penses du point de vue d'un camarade — à l'égard duquel j'éprouve d'ailleurs, beaucoup d'estime et de sympathie — et qui prétend « que pas plus qu'il n'est besoin de ressentir un amour insensé pour le cuisinier qui a apprêté le plat que vous absorbez ou le pâtissier qui a confectionné le gâteau dont vous vous délectez — il n'est forcément indispensable de ressentir un fol amour pour l'officiant en compagnie duquel on célèbre les rites de la volupté ». En ce qui me concerne, il m'est impossible, sans amour, d'accomplir les gestes de l'amour. Le faire équivaudrait, pour moi, à me prostituer. Qu'en dis-tu ?

RAPHAËLE.

Camarade. — A première vue, on est tout prêt à te donner raison. Mais avant d'accorder que « sans amour », il soit impossible d'accomplir « les gestes de l'amour », il faudrait définir ce qu'est l'amour et, ce qui est plus définissable, ce que le camarade dont s'agit entend par « amour ». Je crois que par amour il entend « les plaisirs » de l'amour dont S. François de Sales disait qu'il faut les comparer aux plaisirs de la table. Le tout est de s'entendre sur la signification qu'on donne aux mots.

Ce préliminaire accompli, on peut se demander s'il n'y a pas beaucoup d'exagération dans la valeur que nombre de nos congénères, du sexe féminin donnent à l'octroi de leurs faveurs, style de faits-divers. Elles font trop souvent de l'abandon à une joie qui apparaît tout ce qu'il y a plus sain et normal au biologiste le moins expert, un synonyme d'action surnaturelle ou extraordinaire. S'il y a souvent dans cette attitude l'empreinte d'une hérédité oppressive et d'une éducation dont on n'a pas su faire litière, il y a aussi du *chiqué*, et pas mal. Une chose certaine c'est qu'il nous importe peu d'être épris de l'artiste pour goûter l'œuvre d'art. Or, l'érotisme est un art.

Il me semble qu'en employant le mot prostitution (métier qui consiste à livrer son corps aux plaisirs du public pour de l'argent. Définition du Dictionnaire) tu te sers d'un bien gros mot. Je t'ai entendu dire, à toi-même, que tu étais « anarchiste » et cela ne t'empêche pas de toucher chaque mois — comme fonctionnaire — ton mandat à la Trésorerie. Je ne te reproche point ce moyen de gagner ta vie ; l'on se débrouille comme on peut et la fonction que tu exerces n'est pas de celles qui consistent à mener autrui en justice, à le priver de sa liberté, à le garder en prison. Mais on peut se demander, pour une femme qui se qualifie d'anarchiste, s'il y a moins grande prostitution à être salariée par l'Etat qu'à procurer dix fois, cent fois, les joies de l'amour à un camarade qu'elle estime, avec qui elle sympathise et qui en ressentirait une si grande joie. M'est avis que si j'étais femme, j'éprouverais, en certains cas, une grande félicité intérieure à me créer la force de volonté voulue pour donner de la joie amoureuse à un ami qui ne m'inspirerait pas une absolue répugnance et avec lequel je me sentirais suffisamment d'affinités de sentiment et d'esprit. Je crois que je trouverais dans cet abandon de mon corps à ses caresses, la volupté intimement égoïste qu'on goûte chaque fois qu'on consent à ce que quelqu'un éprouve du bonheur par vous. Il va sans dire que c'est une opinion et rien de plus.

A un autre point de vue, il se produit assez souvent ce que c'est avec « l'officiant » ou « l'officiante » — style élégant de ton correspondant — qui ne vous porte pas dès l'abord « à la peau » qu'on éprouve par la suite le plus de satisfaction à « célébrer les rites de la volupté ». En amour, il y a des tempéraments qui ne se livrent pas entièrement du premier coup. Une hirondelle ne fait pas plus le printemps qu'une heure ou deux d'amour ne révèlent tout ce que les êtres qui la vivent sont capables de manifester en fait de réalisations amoureuses.

E. ARMAND.

l'autre Julie, également exilée, elle mit au monde un enfant quelque temps après son éloignement ; l'empereur refusa de le reconnaître et défendit qu'on le nourrit.

Ses amis ont voulu justifier — pourquoi ? — ses amours adultères en disant qu'ils étaient l'effet de la politique plutôt que de la passion et qu'il se servait des femmes pour connaître les secrets de leurs maris. Le peuple ne lui en voulait d'ailleurs pas. On l'appelait le « Père de la Patrie ». L'empire romain était à son apogée et il avait rétabli les distributions mensuelles de blé. Le monde gravitait politiquement sous l'influence des « vainqueurs en toge » ; les *quirités* pouvaient bien accepter qu'au cours d'un festin, Auguste fit passer de la salle à manger dans une autre chambre la femme d'un ambassadeur et qu'il la ramenât à l'oreille rouge et la chevelure en désordre... L'ambassadeur expliquait que ce n'était pas un homme, « mais Rome qui la couronnait » ! Qu'importe aux citoyens de Rome que les amis de l'empereur lui cherchassent pour de l'argent des femmes mariées et des filles nubiles qu'ils faisaient déshabiller devant eux et examinaient ensuite comme des esclaves exposées au marché. « Qu'importe en effet en quel lieu et avec qui ?... » écrivait, avant leur querelle Marc Antoine à Octave Auguste. En effet, la prospérité régnait d'un bout à l'autre de l'Empire et sauf pour l'empereur qui était un politique très avisé, on ne prêtait guère d'attention aux Germains et aux défaits de Varus.

Auguste est renommé aussi par des banquets où les commensaux des deux sexes se déguisaient en dieux et en déesses et reproduisaient « au naturel », « sur le vif » les scènes les plus scabreuses de la mythologie païenne, « retraçant les plaisirs et les crimes des Dieux ». Dans ces *repas des Douze divinités*, l'amphytrion se déguisait en Apollon, le père ou le chef des Muses. On a prétendu que ces festins surpassaient en splendeur ceux des monarches orientaux, des Sardanapale et autres.

(A suivre).

Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND.)

Pointes sèches

Je sais trop que celui qui me demande si j'ai soif trouve sous cette apparence de générosité un excellent prétexte pour remplir son verre.

✕

Entendez donc cet aveugle qui hurle : « Le soleil, l'arc-en-ciel, sont des utopies. »

GABRIEL

Volonté libre

Rien de noble ici-bas sans la contrainte. Le véritable élan lyrique, cette fleur embaumée de la vie terrestre, prend son point de départ dans la tension de la volonté, non dans l'abandon à la passion. Rien de plus vide que l'être assouvi. (Léon DAUDET; *L'amour est un songe*)

Libre volonté; deux termes, deux faits s'entre-déterminant; contrainte, esclavage; deux mots, deux faits s'auto-déterminant; noble, ignoble; deux mots, deux faits s'opposant.

Lumière et liberté, suprêmes guides de chacun et de tous, impulsez l'individu vers la vie généreuse d'où la souffrance évitable est bannie. Rien de noble sans la bonté, Monsieur l'auteur qui habitez au pays des parlementaires. « Le véritable élan lyrique, cette fleur embaumée de la vie terrestre » prend son point de départ dans la tension de la volonté libre, non dans l'abandon du plus sacré des biens : la possession et la libre disposition de soi. Rien de plus vide que l'être qui ne peut comprendre et pratiquer la bonté et la réciprocité.

Ovide DUCAUROY.

Correspondance

La position extrême.

A. E. ARMAND. — Sûrement que je n'adhérerai pas à la Ligue pour la Reconnaissance de l'Objection de Conscience, pas plus qu'à n'importe quelle autre Ligue, même celle créée en vue de ne pas utiliser entre nous le « signe monétaire officiel ». Dans un pays comme la France où il suffirait d'un simple décret pour dissoudre pareille Ligue et, une veille de mobilisation, coffrer et interner tous ses adhérents dans un camp de concentration, si ce n'est pis!... Merci bien. J'agis personnellement, anonymement et en dehors de tous groupements. Voilà ce qu'est pour moi, l'individualisme anarchiste. Et c'est dans cet anonymat que je puise ma plus grande garantie de sécurité individuelle — que je l'ai toujours trouvée.

Emmanuel LANGLOIS.

A propos de « La Réglementation de la Prostitution »

C'est avec raison que le Dr Robertson-Proschowsky en sa qualité de danois, me reproche dans *Un dehors*, n° 25/26, d'avoir approuvé les maisons de prostitution. Mais, moi, je suis Allemand. Et l'Allemagne, sans aucun doute, est le pays le plus mal gouverné. D'ailleurs le Dr Robertson lui-même termine son article par la phrase suivante : « La prostitution ne disparaîtra que lorsque la vie matérielle sera assurée à tous ». Où en est-on en Allemagne pour le moment?!

Individualiste, je suis, cela va sans dire, l'adversaire résolu des maisons de prostitution. Mais dans l'Allemagne actuelle, que reste-t-il à faire à un pauvre diable lorsqu'il s'agit de satisfaire à la nature? Accoster une jeune fille dans la rue est une chose fort risquée, car elles ont presque toutes un amant comme souteneur. Pour se faire aimer, on a besoin d'un peu « d'aisance » soit matérielle, soit intellectuelle. L'abstinence absolue n'est pas possible pour tout le monde et sa conséquence, la masturbation, mène soit au sadisme, soit à une mentalité d'esclave.

Pour le moment, les maisons de prostitution sont un mal nécessaire pour l'Allemagne; et c'est horrible à dire.

Dr KUNTZ-ROBINSON.

L'Initiation individualiste anarchiste à l'extérieur

Les journaux amis de langue italienne nous apprennent que la traduction italienne de « L'Initiation individualiste anarchiste », *L'Iniziazione individualista anarchica*, va bientôt voir le jour. C'est notre ami MENICONI FIORAVANTE, corso Ticinese, 12 Milano (6), Italie, qui s'est chargé de ce travail. Comme il ne saurait être question de recourir à un éditeur spéculateur pour la publication de cet ouvrage, on a adopté le système des souscriptions : Meniconi en demande un millier pour assurer la parution du volume qui complètera 450 pages et dont l'impression sera particulièrement soignée. Le prix de *L'Iniziazione individualista* en souscription est 10 lire en Italie, 12 lire hors de l'Italie

où l'on se retrouve où l'on discute

PARIS. — Les Compagnons de l'en dehors se réunissent le 2^e et le 4^e lundi du mois, 14 rue des Ardennes, 51, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 1/2 (métro Château-d'Eau).

Lundi 25 février, *Le problème de la souffrance*, par E. Armand.

Lundi 10 mars, *Est-ce le moment de réaliser ?* par Loyal.

Lundi 24 mars, *La loi intérieure et les concessions*, par E. Armand.

SAINTE-ETIENNE. — Ne se trouverait-il pas à Sainte-Etienne et dans la région, quelques camarades désireux de former un *Cub anarchiste*, électricité et de libre discussion? Ceux que cette question intéresse sont priés de s'adresser à Régis Croix, ancien chemin de St-Genest-Lerpt, entre Petit-Coin et Michon, à Sainte-Etienne.

Libereso « Organo di la Anarkista Seccio di Emancipantia Sielo, kosmopolita Unio di la laborista idisti » est entièrement rédigé en langue internationale ido. Il publie des articles de camarades anglais, allemands, autrichiens, français, hollandais, espagnols, italiens, roumains, russes, etc., preuve nouvelle que par sa précision et sa souplesse l'ido convient tout à fait pour les relations entre tous pays. Il se compose actuellement de brochures dont la publication alterne avec celle du Bulletin.

L'abonnement à 10 numéros successifs (5 du Bulletin et 5 des brochures) est de 3 francs pour la France et de la valeur de 2 heures de travail d'un ouvrier qualifié en monnaie des autres pays. Nos amis qui ne savent pas encore l'ido et qui désireraient cependant comprendre directement les écrits de nos camarades de tous pays peuvent apprendre cette langue internationale en 10 leçons de 2 heures. Ecrire à Jules Vignes, rue Baron-Chauran, Saint-Genis-Laval (Rhône), France. Ils recevront les éditions publiées par *Libereso*.

Le chien.

Ce chien était affreux à voir... Fier et bas, impuissant et hargneux, colère et rampant, aussi prêt à vous lécher qu'à vous mordre : une véritable figure de journal ministériel. Jules JANIN.

(franco de port et recommandé). Les souscripteurs de 5 volumes à la fois recevront un exemplaire à titre d'hommage particulier.

La traduction de Meniconi Fioravante est la seule autorisée par E. Armand. Elle sera revue par lui, corrigée et probablement plus complète que l'édition française.

Alarm de janvier contient l'avis qu'est en préparation la traduction du même ouvrage en hollandais sous le titre de *Inwijding in het anarchistisch individualisme*. C'est A.-L. Constandé qui a entrepris cette tâche. Le volume sera édité par *De Fakkel*, R. Juststraat 48, à Amsterdam et publié en 5 fascicules d'une centaine de pages environ, du prix de 80 à 90 cents chacun.

Voici quelques appréciations de journaux publiés à l'extérieur sur *L'Initiation individualiste* :

« Il y a beaucoup de communistes libertaires qui parlent de « l'anarchisme individualiste » par ce qu'ils en ont ouï dire ou en prenant comme norme et thème de discussion les gueulements de certains énergumènes qui se baptisent individualistes; et il y a des « individualistes » qui prennent pour la quintessence de l'individualisme la masturbation de leur pensée anémique et vicieuse. Pour ceux-ci et pour ceux-là la lecture du splendide travail d'E. Armand serait profitable, comme elle est utile à tout anarchiste.

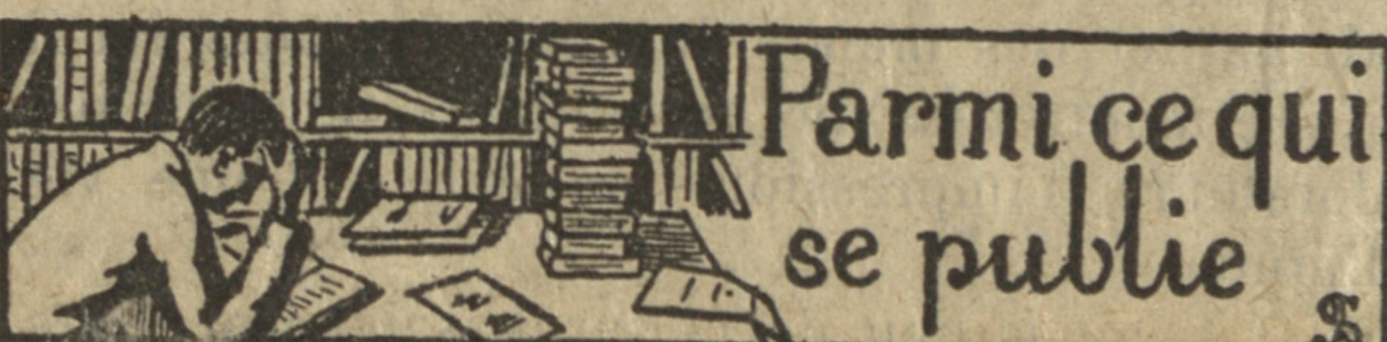
L'ADUNATA DEI REFRATTARI, New-York.

« Il y a des gens qui ont la manie de parler de ce qu'ils ne connaissent pas et la perversité de condamner ce qu'ils ignorent sans le discuter ni prendre la peine de l'étudier. Avec un simple article de journal on prétend démolir une théorie bien cimentée, qui possède une abondante littérature et divers organes de propagande. Nous partons de l'individualisme anarchiste qui paraît à beaucoup un paradoxe ou un jeu d'enfants mal éduqués... Qu'on jette un coup d'œil sur la table des matières de *L'Initiation individualiste* le livre publié par E. Armand à sa sortie de la prison républicaine où il a passé quatre ans et demi... Qu'on nous dise ensuite si c'est trop que de qualifier de sottise et d'absurde l'attitude des doctes et des dogmatiques qui prétendent grâce à quelques lignes bâclées à la hâte, jeter à terre une argumentation aussi abondante et solide que celle dont est douée la thèse individualiste anarchiste.

MAS ALLA, Buenos-Ayres.

« Sous le titre de *Initiation individualista anarchista*, est paru un volume compact de philosophie qui fera époque, bien que ce ne sera peut-être que plus tard qu'on appréciera sa valeur réelle. Depuis Cousin (le vrai, le beau et le bien), Auguste Comte (Philosophie positive) et H. Taine (la Philosophie de l'Art) nous ne connaissons rien qui soit paru en France et qui mérite autant de retenir l'attention des hommes compétents... Aucun philosophe sérieux ne sera « à la hauteur » qui ne possèdera pas en sa bibliothèque cette œuvre principale du penseur original qu'est E. Armand.

DER PIONIER, Hambourg.



RENÉE DUNAN : *Baal ou la Magicienne passionnée*; 8 fr. (Edition de la Bibliothèque de « Hérisson »).

Non, Renée Dunan, votre *Baal* n'est pas autant œuvre imaginaire que cela. Il faut chercher derrière la trame du décor le message que vous teniez en réserve pour nous. Je l'avais déjà entendu dans les livres de vous que j'ai lus. Vous faites de l'attraction sexuelle la déterminante de l'esprit — l'intellectuel pour vous est fonction du sexuel. Vous avez raison. La passion amoureuse domine de haut et de loin le temps et l'espace, la règle et le devoir, les dimensions géométriques et les lois cosmiques. Autrement dit, sans la passion sexuelle, il n'y a pas de vie, pas de monde à une, deux, trois ou quatre dimensions : il n'y a rien.

Certes, le sexuel est plus important que l'économique, car l'économique dépend du sexuel et non le contraire. Le sens de la vie, c'est la reproduction de l'individu à titre de constituant de l'espece et originellement on ne se nourrit pas pour produire des utilités, mais bien pour acquérir la force vitale indispensable à la fonction reproductrice. C'est pourquoi le fait sexuel est une doubleur du fait de la vie, autrement dit ils sont indissolublement

ment liés. Ici, à l'en dehors, nous avons tenu bon malgré toutes les critiques, pour envisager les problèmes de la sexualité comme un des champs d'application les plus intéressants de l'individualisme anarchiste, pour considérer la volupté sexuelle comme un des aspects les plus passionnants de la volupté de vivre, pour présenter la sensibilité amoureuse comme un des moteurs les plus originaux de la production intellectuelle.

L'extrait ci-dessous, Renée Dunan, me paraît résumer la thèse de votre ouvrage :

« Chacun de nos gestes a peut-être, à sans doute, des répercussions cosmiques et surtout cet acte que les humains répètent inégalement sans se lasser : l'amour. Ainsi notre jouissance sexuelle correspondrait peut-être à une création ou à une formation dans des mondes inconnus où elle répercute. Qui en connaît l'essence? Qui en a pénétré le mystère? Personne! Ainsi, puis-je imaginer que dans l'au delà, il y ait toujours ce vibrato sensuel, cette brûlure subtile, effervescente et profonde qui n'est peut-être pas étrangère à l'activité universelle des choses, à la fébrilité atomique, à cet incompréhensible mouvement brownien, à la radioactivité, à... »

« Que conclure... l'amante éperdue qui ploie sous l'étreinte et délire de joie dans sa fièvre, fait peut-être dans l'éther, flamber et tourner de lointains soleils.

« L'amour que tant d'imbéciles, que des générations d'imbéciles, ont voulu localiser et cacher, dans le corps comme en l'esprit, l'amour est sans doute la seule réalité qui domine le réel, qui l'explique, qui sorte la vie de l'absurdité foncière des antinomies dont on la formule. D'ailleurs, j'ai toujours cru que l'intelligence était un phénomène sexuel, une forme de la joie qui clôt l'acte... »

« Il n'y a peut-être au fond que cela, dans notre monde et au delà. Tout serait donc, comme les ombres de la caverne platonicienne, un reflet mouvant, informe, changeant de l'amour, non pas de l'amour idéal, qui est le néant, mais de l'amour acte, des contacts qui enfantent cette folie étudiante, autour de laquelle, malgré le mensonge social, toutes les sociétés vivent et qui perdure après la mort des êtres (pp. 45-46). »

Ce message, vous l'avez enrobé dans l'histoire d'une magicienne de nos jours qui fut aimée de Baal, démiurge assez brutal dans ses manifestations amoureuses extra-humaines. Séduisant, votre *Palmyre*, d'ailleurs, et savante à en rendre des points à feu Henri Poincaré, lui-même; elle vous jongle avec le temps, la durée, l'espace, l'hypermétrie, la quatrième dimension, les équations einsteiniennes, la métaphysique, la métapsychique, etc., que c'en est une vraie farandole. Savante et empirique. Si elle connaît à fond la physique et la chimie, le grand Grimoire et le grand Albert n'ont pas de secrets pour elle. Elle fabrique des talismans et des philtres ad libitum. Elle frémente un vieux fabricant d'or qui rappelle fâcheusement un certain Gilles de Rais... Mais au fait, je ne veux pas raconter tout ce que fait, défait, dit ou subit votre « magicienne passionnée ». Votre *Baal* est un livre à lire, posément, calmement, pour nous divertir. Et même, s'il nous pervertissait un peu, peut-être soit dit entre nous, que nous en serions très satisfaits. E. ARMAND.

Parmi les nouveaux périodiques paraissant à l'étranger il convient de signaler : **MAS ALLA**, une magnifique revue libertaire en langue espagnole qui se publie à Buenos-Ayres, en République Argentine, et qui, comme son titre l'indique « se situe au delà des frontières et des nationalismes, des classes et des hiérarchies, des credos et des dogmatismes, du sectarisme doctrinaire et de l'intolérance... » Nous regrettons que le manque de place ne nous permette pas de publier en entier le manifeste de cette revue dans les pages de laquelle trouveront une tribune libre « aussi bien celui qui fait prédominer le milieu sur l'individu que celui qui soutient que le milieu ne peut changer sans que l'individu se modifie, aussi bien l'homme de foi optimiste, le pessimiste irréductible, le militant, l'évolutionniste, l'altruiste, l'égoïste, celui qui respecte encore certains principes que le réfractaire, l'iconoclaste, le cynique — enfin tous les anarchistes qui ne croient pas à la vérité absolue, ni aux vérités éternelles, même ceux dont les idées sont en apparence extravagantes ». L'adresse est **MAS ALLA**, Chacabuco, 629, Buenos-Ayres.

Nous avons reçu de même une circulaire annonçant la création de **VIA LIBRE** (la voie libre), journal nettement anarchiste, dont le besoin est de toute urgence dans le pays de Primo de Rivera, assurés fondateurs. S'adresser à José Elizabale, calle de Llobregat, n° 7, Sarrià, Barcelona, Espagne.

Die Bedeutung der Freundschaft für Führer und Völker La signification de l'amour des amis pour les chefs et les peuples), tract pour culture masculine. — Dr Max Adler : *Fabrik und Zuchtthaus* (Fabrique et Maisou de Force). Collection « Kultur und Zeitfragen ».

B.-J. Logre : *Toxicomanes*; Jules Vinchon : *L'Art et la Folie*; F. Fels : *Vincent van Gogh*, 1 fr. 75 franco. Des excellentes collections : « La Culture Moderne » et « Les Contemporains ».

Albert Libertad : *Levens vreude*. Amsterdam 1923 (version hollandaise de la Joie de Vivre).

Han Ryner : *Banville d'Hotel* (L'homme de rêve et l'homme d'action), 3 fr. 15. Edition de la « Maison des Ecrivains » et des « Amis de Han Ryner ». — Gaston Le Révérend : *L'Imaginarion*, suivie de *La Cité Future* et autres profitables divertissements, 4 fr. 75. Edit. de Belles-Lettres.

Jean Bertheroy : *La Vie des Expiations*, 7 fr. 25. Ed. de la Pensée Française.

Gigi Damiani : *Il Problema della Libertà*. Reflessioni. Roma.

« **La Revue Anarchiste** » sommaire du N° 23 (décembre 1923) : Le Métier d'homme : Comment on fabrique les vertus, Roger Dévigne. — Un songe de Socrate, Han Ryner. — Les idées d'un Utopiste sur l'Europe, J.-J. Ibsen. — Le Moujik, Brutus Mercereau. — L'Opposition Ouvrière (suite et fin), Kollontai. — Revue des Revues, Maurice Wullens. — La Vie littéraire, P. Vigné d'Octon. — Le Numéro : 1 fr. 50. S'adresser à l'administration : 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).



Pour la vie du journal :

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

Souscription permanente. — Collectes du Château-d'Eau, 11 fr. 60. Fapillon N. Y., 10 fr. Châteaufort, 3 fr. 20. Cesar Lévy, 2 fr. 50. Rauchon, 50 fr. Lhuillier, 1 fr. Marie M., 4 fr. 20. Louise Lelièvre, 2 fr. Marianne M., 1 fr. 75. Andre Beauchamp, 0 fr. 50. H. Bouanger, 1 fr. Francisque F., 3 fr. 20. Eugene Albert, 2 fr. Philippe Fernand, 3 fr. Maurice, 1 fr. 20. A. E. Raymond, 50 fr. Trois zeures, 5 fr. Delire, 7 fr. 50. Eugène Roche, 5 fr. Anarchiste d'Onnaing, 2 fr. François Acribe, 1 fr. Nautre, 0 fr. 50. J. Ouis, 1 fr. 50. E. Costa, 2 fr. Maxime Marchand, 5 fr. Paul Nicotlaud, 4 fr. 50. Fopim Seller, 0 fr. 50. Verstricht, 8 fr. Ghebet, 2 fr. Chatain, 2 fr. 50. Châteaufort, 1 fr. 50. Furon, 1 fr. Trojani, 1 fr. 50. Y. et H. Duour, 1 fr. René Bourdon, 4 fr. Bellou, 1 fr. 50. A. Jouneaux, 1 fr. 20. Fournier, 1 fr. 50. Petit d'O., 10 fr. Turpin, 3 fr. Facienben, 5 fr. Andre Laguerre, 3 fr. 50. Pierre Meyer, 5 fr. Baruda F., 3 fr. 20. Cornillon R., 4 fr. 50. Levrat J., 1 fr. 50. Borelli, 0 fr. 50. Personne T., 0 fr. 50. Jean Gamba, 1 fr. 50. Antoine Bertrand, 0 fr. 50. Lucette Alessi, 1 fr. Grapo libertaria ista, 10 fr. Anonyme Societes Savantes, 5 fr. Elle, 5 fr. Ovide D., 1 fr. Rouas, 4 fr. 50. Andre, 7 fr. 20. Murgadella, 2 fr. Christman, 1 fr. 50. R. Lemere, 5 fr. Gouberye, 4 fr. 50. Labit, 1 fr. Ch. Vianey, 0 fr. 50. E. Hamelin, 1 fr. 50. Franz Sarvas, 2 fr. 50. J. Granet, 2 fr. Francisco Vail, 2 fr. 50. Desbous, 0 fr. 50. Pia, 2 fr. Decayeux, 2 fr. Pelletier, 3 fr. Paul Peninard, 2 fr. 15. Juliette Michel, 5 fr. Macareno, 1 fr. Copains de Fontainebeuau, 20 fr. M. V. 3. Henry Meulen, 1 fr. 50. Sissig, 1 fr. 50. Hobe, 1 fr. 50. — Total : 368 fr. 65. Liste arrêtée au 15 février 1924.

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'annonces pour assurer la parution de *Un dehors*.

— Ne remettez pas à demain l'envoi de votre abonnement ou de votre souscription si notre travail vous plaît. Avez-vous jamais réfléchi que si tous ceux qui s'occupent de *Un dehors* remettaient leur tâche à demain, il ne paraîtrait jamais. Qu'est l'effort nécessaire par l'envoi d'un mandat aux efforts qu'il faut fournir pour assurer rédaction, correction, administration, etc. ?

GRANDES PROSTITUEES ET FAMEUX LIBERTAINS. — Il est probable que une fois achevé, notre feuilleté paraîtra en volume, mais augmenté et complet.

— Je désire, corresp. en français avec lecteur ou lectrice de *Un dehors*. — Alfred S. HALDOCK, 116, Turners Road, Bow, London E. 3 (Angleterre).

— On des trouver quelque'un pas trop élève de Paris, pour s'occuper sérieusement de hilette dizaine d'années. — A. C., au journal.

— Suis acheteur grand Larousse ou Larousse Universel, parait état. — Offres sous envoi. affranchie à SINNOBIKE, au journal.

LA BRECHE DE ROLAND. — N'inscr. aucune copie sans conn. personnel. l'auteur. D'ailleurs poèmes, laissez-les sous cette forme, transmis à la pers. à qui dedicace, dont je tiens adresse à votre disposition.

— Un de nos abonnés 23 ans, co opt. qu'il. Europe des 99 temps cherche correspond. avec une camarade suspect de devenir sa compagne. GLAIS, au journal.

Désirer. rentr. en relations avec camar. connais. procédés d'étamage de fer et cuivre. BOUDET, Ludesse, par Clampeix (Puy-de-Dôme).

— Désir. corresp. avec copine assez jeune, assez libre, assez éduquée, AUIARD MARTUS, 50, rue Belle-de-Mai, Marseille.

UNE ANONYME 3. — Ces questions m'intéressent passionnément et j'aurais toujours trouve deux minutes pour vous répondre. E. A.

NOUVEAUTÉS

- | | |
|---|--|
| SÉBASTIEN FAURE. — <i>L'Imposture religieuse</i> . . . 8 50 | |
| VIGNÉ D'OCION. — <i>La nouvelle gloire du Sabre</i> . . . 5 » | |
| GEORGES ANQUETIL. — <i>La Maîtresse légitime</i> . . . 10 50 | |
| — — — <i>L'Amant légitime</i> . . . 10 50 | |
| Dr A. GAUDICHEAU. — <i>Contre un fleau</i> . . . 5 » | |
| A. DÉJAQUES. — <i>A bas les chefs</i> . . . 0 15 | |
| P.-J. PROUDHON. — <i>Qu'est-ce que la Propriété? La Propriété fille du travail</i> . . . 0 25 | |
| RENÉE DUNAN. — <i>La culotte en jersey de soie</i> . . . 6 85 | |
| HERBERT SPENCER. — <i>Le droit d'ignorer l'Etat</i> . . . 0 25 | |
| FRANZ D'HURIGNY. — <i>L'Histoire de la Musique des origines à nos jours</i> . . . 3 65 | |
| EPICÉTES. — <i>Petit Manuel</i> . . . 0 25 | |
| LÉON TOLSTOÏ. — <i>Ma vie</i> . . . 6 75 | |
| LIONEL D'AUTREC. — <i>L'Outrage aux Mœurs</i> . . . 6 50 | |
| GEORGES VIDAL. — <i>Devant la Vie</i> . . . 5 » | |
- Livres d'occasion.** — Adler Mesnard : *Dictionnaire de poche fran.-allemand et allemand-fran.*, 2 fr. — J. Simon : *Conférences thérapeutiques et cliniques sur les maladies des enfants*, 2 vol., 8 fr. 50. — E. Pothe : *Applications de la télégraphie sans fil* (neuf), 2 fr. 50. — André Raymond : *Hystérique*, 2 fr. — F. L'homme et E. Petit : *La Composition française* aux examens et aux concours, 3 fr. 50. — Eugène Sué : *Romans*, 12 fr., un gros vol. — Victor Hugo : *Napoléon le Petit*, 4 fr. — E. Castex : *Electricité médicale* (672 p., état presque neuf), 6 fr. 50. — Paul Marguerite : *La Mouches*, 2 fr. — Pierre Blanchard : *La Plutarque de la Jeunesse*, 6 fr. — Cassel's German-english and english-german pronouncing Dictionary, 6 fr. — Siret Elwal : *Eléments de Grammaire anglaise*, 2 fr. — Adrien Baret : 2^e année d'anglais, 2 fr. — Paul-Louis Courrier : *Œuvres complètes*, 6 fr. 50. — Ostwald : *L'évolution d'une Science : La Chimie*, 3 fr. 75.
- Pierre Benoit : *L'Atlantide*, 3 fr. 75.
- Saint Patrice : *La Théosophie*, 4 fr. 50.
- Alexandre Ular : *La Révolution Russe*, 3 fr. 50.
- Edgard Allix : *Economie politique*, 1 fr. 50.
- Marmontel : *Les Incas* (édition 1777), état neuf, 40 fr.
- Fontenelle : *Entretien sur la pluralité des mondes*, précédé de *L'Astronomie des Dames*, de Lalané (édition 1826, reliée avec planche), 6 fr. Indiquer volumes en remplacement au cas de vente de celui demandé.

- | |
|---|
| SAVON, 72%, 10 k. (brut), 31 fr.; 50 k. (net), 141 fr.; HUILE, 10 l., blanche, 53 fr.; table, 60 fr.; olive, 70 fr.; CAFÉ, 3 k. vert, 33 fr.; grillé, 37 fr. Franco remboursement; sans remboursement, 1 fr. 30 en moins. Marie Mayoux, institutrice révoquée, exclue du Parti communiste, 48, rue Horace-Bertin, Marseille, C. Ct postal 7490. |
|---|

Ainsi chantait un "en dehors"

par E. ARMAND

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms _____

Adresse complète _____

(Ecrire très lisiblement.)

Nombre de volumes souscrits à 5 francs _____

Exemplaire _____

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

28. André. — 29. Henri Schneider. — 30. Ch. Duruelle. — 31. César Lévy. — 32-33. Labregère. — 34. Dubois. — 35. L. Montgon. — 36. Paul Colson. — 37. Groupe libertaire d'Angers. — 38. Pierre Bonniel. — 39. Maurice Imbard. — 40. Martha Maillet. — 41. Marianne M. — 42. A.-E. Raymond. — 43. L. Châteaufort. — 44-45. Meniconi Fioravante. — 46. André Millet. — 47. A. Jouneaux. — 48. Marie Sauvat. — 49. Petit-d'O. — 50. G. Loujon. — 51. W. Caspers. — 52. E. Bernaille. — 53. Z. Fresnois. — 54. Arjan Albert. — 55. Georges Delin. — Il reste encore 443 souscriptions enoran à trouver.

Le Gérant : A. ARMAND.

Imp. Coop. "LA LABORIEUSE" 7, rue du Gros-Anneau, Orléans